

Brèves de *fabrique*

Impressions de fin d'usine

Un ouvrage collectif de
l'atelier d'écriture de Cré-art'
en partenariat avec
l'Association *La fabrique*

Brèves de *fabrique*

Impressions de fin d'usine

Serge Abiteboul
Edmée Chuyche
Lise Cortes
Odile Dagallier
Françoise Goguel
Bernadette Goldstein
Michelle Hug
Danielle Rouyard

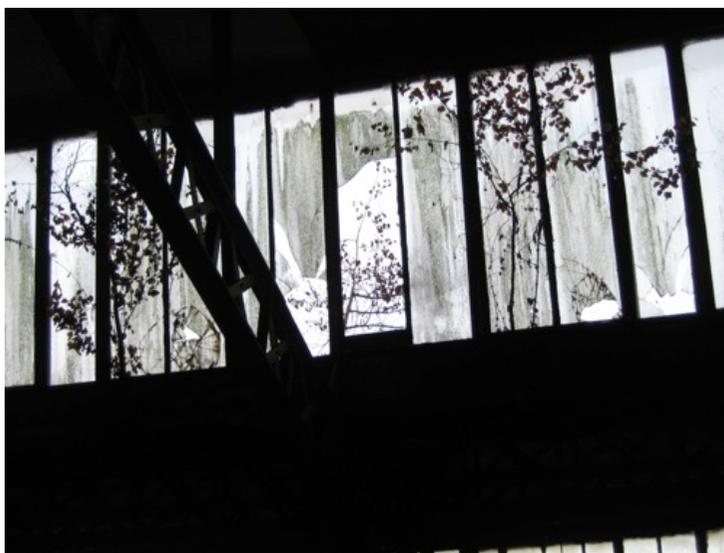
Atelier d'écriture Marie-Laure Leprette (Cré-Art')

Photographies : Serge Abiteboul, Adeline Bommart, Thomas Léaud,
Olivier Ménégol, Muriel Schwob, Marc Upson



@copyright Marc Upson

Rêves



@creative commons Serge Abiteboul

Si tu es usine, j'apprécie ton toit ajouré
Tes vitres laissent passer le ciel
Ta poutre est solide et rassurante ;
Verrière zébrée, tout en symétrie,
Ton armature métallique se dresse vers ton faîte
Tu appelles à s'élever.

Si tu es bateau, j'aime tes balustres aux cordes tendues
Tes voiles laissent passer la mer
Ta baume est solide et rassurante ;
Toile zébrée, tout en symétrie,
Ton mât se dresse pour l'aventure
Tu appelles à partir au large.

Si tu es œuvre d'artiste, j'aime tes contrastes harmonieux
Ton bleu laisse passer le rêve
Ton horizontale est solide et rassurante ;
Toile zébrée, tout en symétrie,
Ton chapiteau est hissé en toit protecteur
Tu appelles à la fête.

Si tu es cathédrale, je contemple ta voûte azurée
Je me recueille en ton sein
Ton jubé est solide et rassurant ;
Cieux zébrés, tout en symétrie,
Ton cœur se dresse formant croix
Tu appelles à la liberté.

Spot. Plote. Grote. Défense d'entrer. Stop !

Baha. Saha. K'ha. Non aux 4 voies.

Vuiz. Suiz. Plize. l'usine Gaupillat.



@creative commons Serge Abiteboul

Faire le tour de *La fabrique* : depuis la rue de Vaugirard, remonter la sente aux Bœufs ; longer la rue de la Verrerie à gauche ; longer, à gauche encore, la palissade blanche ; s'éloigner à regret de l'objectif à cause d'un terrain clos et longer une rangée d'érables ; descendre à gauche un escalier de quelques marches qui aboutit sur un parking d'immeuble ; longer cet immeuble, et déboucher sur la rue de Vaugirard ; faire encore quelques pas sur la gauche pour rejoindre le bâtiment principal de *La fabrique*.

Fin du jour, l'heure du départ a sonné
Arrivée du funiculaire, dans le wagon brinquebalant
Bitume brûlant pour recouvrir la quatre-voies
Retour à La fabrique auprès des camarades
Instant de bonheur, l'heure du repas
Que faire, c'est le titre d'un livre de Lénine
Unité, unité tout un programme
Entre ciel et terre, une cheminée d'usine
 La chaleur des fours
 Aucun ne peut y échapper
 Faire son travail
 Avec tout son courage
 Bien entouré de machines grondantes
 Rien ne doit casser le rythme
 Il ne faut surtout pas rêver
 Qu'il serait pourtant bon de rester au soleil
 Une fois, une seule dans sa vie
 Etre un homme oisif vivant de ses rentes.
 Feu d'enfer dans l'usine,
 Armées d'ouvriers hallucinés,
 Brasiers rougeoyants,
 Rythmes sans répits,
 Incendies crépitants,
 Querelles de contremaîtres.
 Une journée ordinaire,
 En somme. Exténuante.

Déambulations à plusieurs voix



@copyright Adeline Bommart

Lieu mystère, comme endormi sous le ciel gris.
A l'avant, ta noble façade sourit tristement à la Seine.
Tes hautes portes cochères, majestueuses dans leur gris
usine, sont scellées depuis des années.
Tes fenêtres alignées, qui jadis offraient une vue imprenable
sur les toits de Paris, sont aveuglées de parpaings bien
ajustés.

En te longeant par la droite, dans la ruelle aux Bœufs, foulant
les pavés témoins du XVIII^e siècle, on est pris de vertige : au
dessus de nos têtes se dresse, vitré et « design », le siège du
leader mondial de la carte à puce, témoin du XXI^e !

Surprenante profondeur de ce site qu'on longe sans en finir,
cherchant en vain une ouverture pour s'y inviter...
A l'arrière, étonnante perspective de tuiles rouges, encore
sagement alignées, et qui de shed en shed, donnent une
impression de vagues ?
Des cheminées y poussent sous leurs petits chapeaux
chinois, comme champignons dans les bois.

A l'angle sud-ouest, le toit de la baraque a souffert : tuiles
chavirées, trous béants, détritrus, branches d'arbres ayant
crevé la toiture pour retrouver le ciel.
Ta cheminée de briques, rare vestige de nos anciennes
industries parisiennes, se dresse fièrement dans les nuages.
Tour de guet, elle veille sur ton sommeil.

Au loin, le vrombissement des voitures sur le quai est comme
le bruit sourd de la mer à marée basse.
Mon esprit court vers la Seine, libre, sur la plage tuilée de La
fabrique.

Au bout de la plage, une péniche remonte le fleuve.
Pierre mouillée du pavé, ne pas glisser.

Ce mur invite à le grimper. Cette brèche serait-elle
accessible ?

Mais non, grillages et barbelés se chargent de nous en
empêcher...

Deux jeunes pourtant sont montés, souples et musclés. Ils
sont dans l'ancre du passé. J'envie leurs jeunes années.



@copyright Olivier Ménégol

Hiver lumineux
Beauté d'une silhouette
C'est la Cheminée

Air glacé, soleil trop pâle
Blanc panache, échappée folle

Sous le vent, la pluie
Le bâtiment muré, tuiles brisées, vitres éclatées.
Tout en haut, deux têtes jeunes surgissent
L'usine respire encore.

Toits moussus, rouges et glissants, déchets brillants
Vélo cassé, pneus épars, carton de bière jeté, percé
Eclats et lambeaux de vie.

Je marche sur les vieilles pierres humides et froides
Aujourd'hui, barrières, grillage et hauts murs ensèrent la
« ruelle aux Bœufs »
Prison métallique et de pierre.

Un bruit lointain de train, de tram et des klaxons de voiture
percent le silence glacé de cet après-midi d'hiver.
Je descends la ruelle pour le jardin des cinq sens près du
vieux port de la Seine.
Je traverse le bitume et foule au pied l'herbe rase et grise.
Tout est pâle, sombre, morne.

Un saule pleureur, un hortensia défleuri, des pierres ferment
l'ancien port de la Seine à Meudon.
Des péniches rouges sont à quai. Des boîtes aux lettres
jaunes sont posées là sur le côté.
Rien ne bouge. Je sens une forte odeur d'huile et d'essence.

Le bâtiment à demi muré m'attriste et m'écrase.



@copyright Adeline Bommart

Le temps est froid
il pleut
je tremble
à l'arrière de l'usine : un toit pentu
décharge en plein ciel
en face, immeuble neuf avec vue directe sur de tristes toits
le toit : une pente en briques, l'autre vitrée orientée nord

J'ai froid et la tristesse du lieu ajoute à mon mal-être

Une tôle ondulée coupe le passage aux intrus
les vieux pavés résonnent encore du bruit des sabots des
bœufs descendant vers la Seine
les grandes fenêtres de la façade sont murées : prison du
souvenir.

Toits de tuiles recouverts de mousse et parsemés
De tâches bleu, blanc, rouge, jaune... les déchets
Bandes allongées, les sheds, le mur ocre percé
De nombreuses fenêtres.
Au-dessus de La *fabrique*, une rue tristement déserte
Briques d'un immeuble,
Briques de la gare,
Briques de la cheminée.

Vert et blanc qui se glisse derrière
L'eau de la Seine est verdâtre, jaunâtre, brunâtre... âcre...
Une camionnette vert-pré devant le plan incliné,
Celui des « bœufs », qui plonge dans l'eau,
Sous un saule pleureur.



@copyright Muriel Schwob

Sheds jetés à bas,
Dans les gravats, un écho :
La douleur qui hurle.

Souffrance des ouvriers,
Résonne au-delà des murs.

Fenêtres alignées, carreaux cassés, fenêtres murées ; tags multicolores et joyeux entre les trous noirs.

Deux jeunes s'introduisent avec peine sur le site. Attention, le vieux toit de tuiles est plein de trous ! « On connaît une entrée là-bas ! »

Palissade métallique blanche derrière les marronniers sombres. Quelques barbelés, dérisoires, dépassent.

Briques roses, verre, tuiles, acier ; lignes courbes et façades verticales ; les styles se mêlent autour de la haute cheminée.

La cheminée de La fabrique se dresse, fière, devant l'immeuble de verre et d'acier.



@copyright Muriel Schwob

Fenêtre ouverte en oblique avec vue sur la Seine.
Palissade blanche et fil de fer vert.
Vision de deux jeunes gens essayant d'entrer dans l'usine.
Insouciance et inconscience du danger.
Vont-ils réussir ?

Sur le terrain laissé en jachère, des bouteilles vestiges
d'autres hôtes au passé sulfureux.
La palissade qui n'est pas de palissandre masque une partie
des sheds.
Mais plus loin, en rang ordonné se profilent les tuiles sous la
ligne des fenêtres taguées et ouvertes vers un futur incertain.
Mais non ce n'est qu'une illusion d'optique ... Dommage...

Des jeunes sont entrés. Ils veulent faire des photos du site...
Attention... Il faut toujours penser au retour.
Une dame passe, cheveux blonds courts, vêtue de noir, le
bruit de ses talons, martelant le sol, reste encore après
qu'elle eut tourné la rue.
Le froid est insidieux et glace les mains.

Un couple se dispute, il transporte un grand carton
contenant un immense écran plat dessiné sur une face.
Société de consommation.
A l'intérieur : tags, et tas des immondices, vestiges des « vies
minuscules » des sans-abris.
Passage parisien semblable à celui de Vero-Dodat. Il ne
manque que le restaurant et les ateliers d'antan.
La cheminée dans un ciel d'orage, silhouette géante.

Une mer de tuiles, déplacées et souvent branlantes. Une suite de quelques faïtières bousculées comme un train déraillé. En face, les fenêtres aux vitres explosées s'ouvrent sur les ténèbres.

Interdiction d'entrer. Propriété privée à l'abandon. Alors, entrer par effraction, pénétrer en se glissant sous les grillages, s'immiscer sans invitation là où les vieux bâtiments portent la démolition dans leurs murs lézardés.

Le toit aux tuiles cassées recueille les déchets de la vie moderne, jetés là par des passants indifférents ou pressés. La haute cheminée rouge brique domine et surveille la lente déchéance.

A côté, le très moderne immeuble de verre ignore superbement l'ancien témoignage d'une autre vie, d'un autre temps.

Pluie fine et grisaille, ciel uniformément gris, des aiguilles, froid... Un écho à l'abandon perpétré sur le site.

Quelques hauts arbres, nus, autour des sheds alignés, marquent leur mélancolie en s'agitant très doucement.

Des rangées de tuiles, des rangées de sheds, coincées entre fer et eau, entre le train et la Seine, entre l'étape et l'échappée – Des bruits retentissent, résonnent et se figent, mi-actuels, mi-surgis du passé.

Des immeubles d'habitation bon marché ont poussé auprès du site. Banals à pleurer.



A l'ombre de la cheminée,
Dans la lumière tendre des sheds,
Dans l'espace violé,
Dans l'interdiction d'entrer,
Dans les vitres cassées,
Dans les fenêtres murées,
Dans les toits défoncés et les murs tagués,
Dans les squatteurs qui s'y sont réfugiés,
Dans les usines de verre qui tentent de l'étouffer,
Dans les résidences chics qui veulent l'ignorer,
Dans le vacarme de la RD7 qui n'a de cesse de la frôler,
Gaupillat s'est assoupie.



@copyright Marc Upson

La fabrique des mots



@copyright Odile Dagallier

Sueurs

Caresse machinale de l'ouvrier
Pour son monstre rugissant,
Douleur du mouvement mille fois répété,
Plaisir du travail bien fait,
Honte de l'injustice étalée,
Un jour s'épuise dans Gaupillat pétillant.
L'horloge égrène minutes et secondes,
Et se déchaîne pour couvrir le vacarme des machines,
Et les taire une à une.
L'âcre odeur des sueurs plane dans Gaupillat désert.

Le bruit

Le quartier autour de l'usine Gaupillat résonne aujourd'hui du bruit des voitures et du tramway. Loin est le temps où ce même lieu était rythmé par le cahotement des voitures tirées par un cheval, les carrioles trainées par les bœufs et les ouvriers marchant sur les vieilles pierres mal assemblées.

Peut-on encore imaginer la furie des machines en pleine activité, dans l'usine du XIX^e, le façonnement à la pièce d'amorces et de cartouches, l'empilement des boulons ? Bruit incessant et routinier, vacarme et tintamarre du mouvement des machines, hurlement des ouvriers cherchant à parler, à se comprendre malgré tout. Les femmes et les hommes assourdis devaient taper toujours plus vite sur le métal en feu, martelant, vissant. Visages et corps désormais vieillis et flétris.

Vacarme

Je me souviens du vacarme
Du bruit que font les machines
Leurs bielles et leurs turbines
Comme une explosion d'armes

Je me souviens du vacarme
Qui fait si mal aux tympans
Ca cogne, ça tape, ça frotte tant
Qu'on peut y trouver du charme

Je me souviens du vacarme
Que font les hommes et les femmes
Tendant de ne pas perdre leur âme
Dans cet enfer, dans ce vacarme

Guinguette

Nostalgie historique des guinguettes

Peintres et ouvriers unis en ces lieux, l'un redécouvre des plaisirs, l'autre essaie d'oublier, dans le vin et l'alcool, l'âpre travail derrière les machines effrayantes et magiques.

La guinguette, havre de paix, durant un instant, un instant seulement dans une vie si brève...

Le son de l'accordéon, les pas des valseurs, tout concourt à la joie, joie factice des noceurs venus s'encanailler dans les guinguettes au bord de la Seine.

La *fabrique* gronde, la Seine coule, la Guinguette vit...

Effort

Faire l'effort de se lever à 5 heures du matin, d'avalier un café sans avoir soif, du pain sans appétit ; faire l'effort de monter sur sa bicyclette dans le froid mordant de la nuit, pour se rendre à l'usine.

Des efforts, pourquoi ? Il faut être fort, musclé, en bonne santé pour se mesurer à ces énormes machines dans l'atelier. Pour quel bénéfice, tous ces efforts, ces muscles tendus, ces tendons douloureux, ces yeux rougis ? Le salaire ne permettait pas de vivre dignement...

Allez, un dernier effort, c'est la pause, enfin ! On va faire une courte sieste sur le toit de l'usine. Un dernier rétablissement, et ça y est. Un répit de courte durée dans une journée harassante.

L'effort de tenir bon, de résister à la déprime, à la grande fatigue ; d'avoir une vie à côté de la vie de l'usine ; l'effort de sourire à sa femme, de jouer avec ses enfants, alors qu'on ne rêve que de sombrer dans le sommeil !

Il ferait l'effort de nous accorder une augmentation, le directeur de l'usine, ou un jour de congé supplémentaire ? Il ferait l'effort d'imaginer un seul instant la réalité de nos pauvres vies ?

Métal

Horizontal et vertical, le métal rythme les structures du bâtiment. Poutrelles et piliers dessinent un espace de galeries parallèles.

Le métal est poudre et liquide, limaille et feu.

Les particules métalliques jonchent le sol, s'accrochent aux tabliers et aux chaussures. Elles fusent dans l'air brûlant, explosent dans les jets de vapeur scintillante. Elles traversent les yeux des hommes de lueurs d'airain.

Le métal est outil et production, genèse et éclosion.

Monstrueuses machines au hurlement assourdissant ; pièces métalliques usinées, découpées, tombant sur le sol dans un bruit vibrant qui se prolonge de longs instants.

Le cœur métallique de l'usine renvoie un battement à la résonance frénétique, envahissant sa propre structure comme les abords de La fabrique, un gong perpétuel et interminable, qui soulève les eaux de la Seine et les répercute en vagues vers la rive, comme un écho tangible et halluciné.



@copyright Thomas Léaud

Une cheminée
La dernière cheminée
Pour se rappeler

Se rappeler le passé
De surcroît sans polluer



www.association-lafabrique.org

Arrêt sur images



@creative commons Serge Abiteboul

Une enfilade de roues montées sur des échasses tels des géants ; on pense à l'ancre d'un dieu grec, demeure d'Hadès, nul être vivant, seules les machines noires et rouges de rouille nous plongent dans cet univers sombre où tout semble figé.

Au-delà des barreaux jaillit une lumière blanche remplissant l'image, le faîte de la cheminée, cannelé comme les tours de garde des châteaux forts d'autrefois, impose sa présence et renvoie le présent au passé.



La chauve-souris
Dans la haute cheminée
Un refuge, elle a cherché

C'est alors que tête en bas
Le sens des choses, elle trouva.

Un immense brasier jaillit de la machine. Des flamboiements, des étincelles de feu comme des astres illuminent l'ancre obscur de l'usine. Des rails de fer, de grands tuyaux en hauteur structurent l'espace. Un homme est là, seul, à l'arrière de la machine. Il est plié en deux, en bleu de travail, les yeux dissimulés derrière de larges lunettes de verre fumé. Petit homme dans l'immensité de la cavité ténébreuse, il fait face au feu. Son haleine se répand dans l'atmosphère en une longue fumée bleutée. Il souffle sur les ténèbres qui s'embrasent. De l'homme ou de la flamme, de la vie ou de la mort, qui triomphera ?

Une porte haute et large, ouvrant sur quoi ? On ne sait pas. Ce noir ne dit rien qui vaille. L'usine avalait-elle de temps en temps un ouvrier pour de bon ? Usine, monstre presque vivant aux yeux menaçants et aux dents immenses... Était-on toujours sûr de ressortir vivant le soir après une journée passée dans son ventre trop chaud ? Combien de vies englouties là-dedans ?

Mais depuis quelque temps, le monstre n'a plus la cote : plus personne pour le nourrir. Il est devenu ridicule. Des voisins facétieux et talentueux ont peint sur sa peau de pierre toute sorte de signes, de mots et de dessins que seuls quelques initiés sauront déchiffrer...

Mais quelle explosion de couleurs !



www.association-lafabrique.org

Tu es passé par la fenêtre, ce rectangle à meneaux, brisé sans doute avant toi. La fenêtre est grise, enrobée de poussière, grise comme cet après-midi d'hiver, grise comme la poudre du fusil, grise comme le métal. Des mains jeunes ont peint, dessiné des tags bleus, rouges, verts égayant la façade de fenêtres mi-closes.

Tu as pénétré dans cet espace de ténèbres, désormais vide, silencieux, inquiétant. Une porte aux mâchoires monstrueuses, aux dents et yeux proéminents t'accueille. La peur t'étreint, s'abat sur toi, prison du passé, prison du présent. De nouvelles traces ont été déposées par des promeneurs insolites, des curieux, des artistes, des squatteurs. Quelle liberté d'expression dans un lieu désormais clos, où le bruit ne pénètre plus !

Les marteaux-piqueurs sauront te détruire, te déchirer et ne garderont rien de toi.

Comme j'aime flâner sur les bords de Seine dans le Bas Meudon. Le spectacle y est incessant. En ce début de XX^e siècle, l'activité bat son plein.

Des barges modernes descendent le fleuve fièrement, chargées de leur butin. L'une accoste pour prendre un chargement, l'autre largue les amarres, alourdie de sable ou de charbon. Parfois ce sont les bœufs qui montent à bord. Le bruit de leurs sabots sur le pavé les annonce. Ils arrivent du haut de la butte par la ruelle. Pauvres bêtes, savent-elles qu'elles naviguent vers le couperet fatal...

Ici, face à la Seine, inlassablement, La *fabrique* Gaupillat rythme le temps...

Le matin, se pressent les ouvriers, la plupart à vélo, ceux qui ne sont pas du quartier. La sirène annonce les pauses et le temps du déjeuner. Elle s'impose à tous. Toute la journée, un bruit sourd venant des machines sort des ateliers. Une épaisse fumée est crachée par la haute cheminée jusqu'à l'heure où cesse le travail. Alors des groupes d'ouvrières s'éloignent dans des éclats de voix. Les hommes moins pressés allument une cigarette.

Une péniche s'amarre pour la nuit. Les enfants qui jouent sur le quai rentrent pour le souper. Quelques flonflons s'échappent au loin d'une guinguette. On sent que c'est bientôt l'été.



@copyright Adeline Bommart

A travers les barreaux, le haut d'une tour de brique.

Une cheminée, ou une tour de guet, du haut de laquelle s'échappe l'humeur de deux siècles d'évolution mécanique.

Une tour du haut de laquelle un gardien pourrait voir surgir des perspectives futures. Un ciel lourd et gris, et des routes – non pas de simples ruelles – pas de pavage, mais de longs rubans asphaltés, noirs et lisses, bordés d'immeubles de verre qui réfléchissent l'horizon ; la procession des bulldozers et des machines-grues qui s'avancent, lentement, et se déploient autour de La *fabrique*.

D'autres barreaux se mettent en place, pour isoler le lieu, pour que les béliers de fer œuvrent à l'abri des regards.

Abattre la prison, libérer son esprit, laisser s'échapper les cris anciens, le métal chauffé à blanc, les douleurs des hommes, et l'esprit des pierres.

Faire place nette sur le terrain.

Qui se souvient des jours de peine ? Qui se souvient des cheminées ? Qui se souvient des feux crépitants au tragique dessein ?

La prison ne lâchera pas son emprise.

Mais l'usine incarcérée saura rompre ses chaînes, franchir ses barreaux, renverser ses murs de brique, pour dériver dans l'espace libre de nos mémoires, des cristalleries fantômes aux guinguettes oubliées, des moulins d'Issy aux grandes boucles de la Seine.

Que serait la ruelle aux Bœufs ou le vieux port sans toi ?
Et Gemalto sans ta présence tutélaire ?
Tout grinçant mais résistant encore à l'épreuve du temps,
Vas-tu disparaître, pauvre bâtiment ?
Bâtiment, nous voulions te garder absolument, te faire vivre
résolument.
Dans ce quartier, nous voulions t'inscrire définitivement.
Mais le bruit des bulldozers va couvrir ton silence.
Vieux bâtiment, on te ment !
Pauvre vieux bâtiment.

Tu vas être détruit, tout bêtement.



Postface

L'association *La fabrique* a cherché pendant plus de sept ans à sauver l'usine Gaupillat, la dernière usine du Val-de-Seine au Bas-Meudon, en face de l'Île Seguin.

Un atelier d'écriture s'est créé pour raconter ces lieux magiques, faire rêver, pleurer et ainsi préserver la mémoire de l'ancienne usine.

Ces textes racontent, chacun à sa manière, des

« Brèves de fabrique »

Tous les combats pour la défense du patrimoine industriel ne sont pas victorieux... L'usine est tombée sous les coups des démolisseurs en juin 2011.

Meudon et Sèvres, 2012